

Michel BANNIARD
 Professeur à l'Université
 de Toulouse-II
 Membre de la SLP

CONTRIBUTON AUX *MELANGES J. SOUBIRAN*

TITRE : *La communication comme miroir de la parole ?*¹

1] COMMUNICATION ET PAROLE EN OCCIDENT LATIN

Je suis honoré et heureux de reconsidérer pour ces *Mélanges Jean Soubiran* un sujet qui me tient à coeur depuis une trentaine d'années, celui du changement langagier au cours duquel en Occident, la collectivité des locuteurs est passée d'un âge latin à un âge roman. Cette transformation peut être étudiée par des voies d'approche diverses, parmi lesquelles est réapparue de manière marquante vers la fin du siècle passé la question du fonctionnement de la communication, étudié en appliquant à la diachronie longue les méthodes de la sociolinguistique synchronique. C'est un thème difficile qui, après avoir fait figure de domaine marginal dans les sciences humaines connexes que sont la linguistique diachronique et l'histoire culturelle, commence à être suffisamment discuté et débattu pour pouvoir prétendre entrer au rang de topique².

¹. Cette contribution reprend le texte remanié d'un exposé fait à l'université de Manchester le 18/5/2001, dans le cadre d'un séminaire pluridisciplinaire regroupant des historiens de l'Antiquité Tardive, des latinistes, des linguistes diachroniciens, et des romanistes. Je remercie tout spécialement de leurs nombreuses questions et remarques Kate Cooper, Conrad Leyser, Nigel Vincent et Roger Wright.

² Je renvoie aux principales contributions de ce domaine, où le lecteur trouvera les pistes bibliographiques requises : E. AUERBACH, *Literary language and its public in late latin Antiquity and in the Middle Ages*, Londres, 1965 ; M. BANNIARD, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident Latin*, Paris, 1992 ; J. HERMAN, J. WÜEST (éd.), 1993, *La fragmentation linguistique de la Romania, Actes du XX^e congrès de ling. et phil. rom.*, t. 2, Tubingen ; J. HERMAN, *The End of the History of Latin*, in *Romance Philology*, t. 49/4, 1996, p. 364-382 & (éd.), 1998, *La transizione dal latino alle lingue romanze*, Tubingen ; M. RICHTER, *Kommunikationsprobleme im lateinischen Mittelalter*, in *Historische Zeitschrift*, t. 222, 1976, p. 43-80 & *A quelle époque a-t-on cessé de parler latin ? A propos d'une question mal posée*, in *Annales ESC*, t. 38, 1983, p. 439-448 ; M. VAN

Cela ne signifie évidemment pas que tous les chercheurs aient adopté un point de vue unanime, ou à défaut unanimiste - les débats continuent, de manière parfois vive³. Je voudrais faire un peu le point à l'occasion de cette contribution en explicitant le plus possible l'état actuel de ma réflexion afin d'aller mieux à la rencontre de points de vue proches, différents ou divergents⁴.

2] REPERE ALCUINIEN, REPERE AUGUSTINIEN

Quand vers 800 Alcuin se rend au monastère de Saint Riquier en cours de réforme et de reconstruction sous la direction de l'abbé laïc Angilbert, il est chargé de rédiger une Vie du saint digne des fastes du renouveau liturgique carolingien⁵. Il se heurte à quelques difficultés pour se faire remettre une copie d'un exemplaire volumineux, parce que les moines sont embarrassés par l'incorrection de son langage (*simplex et minus polita locutio*). Ils précisent alors que plusieurs copies s'en trouvent dans diverses églises de la région en insistant sur le fait que le texte leur paraît apte à la lecture à haute voix à l'intention des fidèles illettrés (*fratribus ad recitandum in populo aptior uidebatur*), justement parce que son style n'est pas trop relevé. Alcuin, tout en rendant un hommage poli à cet effort pédagogique, entreprend aussitôt de dicter une version nettement plus "chic" (*HL*), destinée à supplanter la vénérable version mérovingienne (*LL*). Ce témoignage d'Alcuin (le récit est brossé par une de ses lettres) est complété et éclairé par l'existence des deux versions en question de la Vie : la rédaction mérovingienne (la copie remonte au début du VIII^e siècle) et la réécriture alcuinienne sont parvenues jusqu'à nous.

Ce dossier peut faire le bonheur d'un chercheur tant il est complet et riche pour peu qu'on accepte de l'instruire sérieusement⁶. D'abord, la lecture publique à haute voix de récits

UYTFANGHE, *Le latin des hagiographes mérovingiens et la protohistoire du français*, in *Romanica Gandensia*, t. 16, 1976, p. 5-89 & *La Bible et l'instruction des laïcs à l'époque mérovingienne : des témoignages textuels à une approche langagière de la question*, in *Sacris erudiri*, t. 34, 1994, p. 67-123 ; R. WRIGHT, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool, 1982 & (éd.), *Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages*, Londres/ New-York, 1991.

³. On trouvera des éléments sur les discussions en cours dans M. BANNIARD, *La genèse des langues romanes (III^e-VIII^e s.) : quelques débats récents de méthodologie et de chronologie*, in H. DEBAX (éd.), *Mélanges Bonnassie*, Toulouse, 1999, p. 11-21 et *Le latin mérovingien, état de la question*, in M. GOULET, M. PARISSÉ (éd.), *Les historiens et le latin médiéval*, Paris, 2001, p. 17-30.

⁴. La discussion la plus intéressante de ces innovations a été conduite par A. ZAMBONI, *Dal latino tardo agli albori romanzi : dinamiche linguistiche della transizione*, in *Settimana 45*, Spolète, 1998, p. 619-698.

⁵. Je résume des pages de M. BANNIARD, *Viva voce*, p. 254 sqq. et 378 sqq., complétées dans diverses publications, dont *Les deux Vies de saint Riquier : du latin médiatique au latin hiératique*, in *Médiévales*, t. 25, 1993, p. 45-52.

⁶ On peut se référer aux études convergentes de K. HEENE, *Merovingian and carolingian*

hagiographiques devant des fidèles illettrés à l'occasion des fêtes est un fait ; l'interface oralité/ écriture est active au VIII^e siècle. Ensuite, les moines veillent à la réceptibilité de l'oeuvre qu'ils sont chargés de transmettre *viva voce* à la masse illettrée ; le latin mérovingien écrit sans prétentions excessives de style est accessible à cet auditoire. Enfin, il est hors de doute que la version modifiée⁷ sera peu accessible à ce même public. Il est évidemment impossible de mesurer avec précision le degré de compréhension du texte mérovingien par les illettrés ; nous ne pouvons que nous fier aux indications indirectes pour conclure qu'elle devait être plutôt correcte, surtout pour un récit archiconnu dans la région. Pour le sociolinguiste diachronicien, ce document atteste que la communication dans le sens lettrés / illettrés fonctionne toujours. S'il considère à présent la langue dans laquelle est rédigée la Vie mérovingienne, il constatera qu'elle comporte de nombreux passages où la structure langagière est à la lisière du latin tardif et du protofrançais, comme le montrera l'extrait suivant.

Alors que Riquier et son disciple Sigobard viennent de fonder un modeste ermitage dans une bicoque de roseaux, Sigobard fait un rêve qu'il raconte ensuite à son maître. Riquier est mort ; Sigobard se voit debout auprès de lui dans la demeure céleste. Riquier commente le spectacle enchanteur en ces termes :

*"Frater Sigobarde, mala mansione habuimus de fumo ; uel in ista modo domo non nos nocet fumus. Ecce ! qui habuit pro Deo obscuritatem, praeparauit illi Deus claritatem et pro fumosa mansione clarissima retributione"*⁸.

" Frère Sigobard, nous avons eu une mauvaise maison de boue : mais dans cette maison-ci la boue ne nous nuit pas. Voilà ! Celui qui a subi l'obscurité pour Dieu, Dieu lui a préparé la clarté et une rétribution très claire pour sa maison de boue ".

Le rédacteur est allé loin dans le respect de l'oralité⁹ : le LPT2 saisi ici est si familier que l'on peut affirmer que le rapport entre la graphie et la parole est étroit. En fait, on peut très bien identifier sous le vêtement latin de cet énoncé le phrasé du protofrançais. Evidemment, le rapport graphie/ phonie est, tout au contraire, très distendu. Il n'en reste pas moins que cette graphie mérovingienne donne accès aux premières formes de PF. Ou plutôt, la première graphie

Hagiography. Continuity or Change in Public and Aims ?, in *AB*, t. 107, 1989, 415-428 & *Audire, legere, vulgo : an attempt to define public Use and Comprehensibility of Carolingian Hagiography*, in R. WRIGHT (éd.), *Latin and the romance Languages*, 146-163.

⁷. Elle subit une double révision : langagière, le niveau de langue étant nettement relevé (*emendare, polire*), c'est-à-dire raccroché à un stade archaïque de la parole (le latin patristique) ; narrative, l'enchaînement des récits éliminant le côté folklorique de la version mérovingienne.

⁸ *Vita Richarii prima, MGH, SRM*, t. 7, par. 14.

⁹. Pour des analyses plus détaillées, cf. M. BANNIARD, *Latin tardif et latin mérovingien : communication et modèles langagiers*, in *REL*, t. 73, 1995, p. 213-230 & *Diasystèmes et diachronies langagières du latin parlé tardif au protofrançais III^e-VIII^e s.*, in J. HERMAN, éd., *La transizione dal latino alle lingue romanze*, Tubingen, 1998, p. 131-153. Pour un point de vue proche, M. VAN UYTFANGHE, *La langue de la "Vision de Baronte" (678/679). Un spécimen de latin protoroman dans une phase cruciale de la diachronie ?* in CALLEBAT L. (éd.), *Latin vulgaire-latin tardif IV*, p. 561-609. Conclusions sensiblement différentes dans, J. HERMAN, *Sur quelques aspects du latin mérovingien : langue écrite et langue parlée*, in M. ILIESCU ET W. MAXGUT (éd.), *Latin vulgaire-latin tardif III*, Tubingen, 173-186.

du français le plus vieux que nous puissions détecter est là sous nos yeux. L'orthographe latine¹⁰ lui confère sa première forme écrite dans la première moitié du VIII^e siècle. La communication renvoie en première approximation un reflet pas totalement infidèle de la parole naturelle.

Cette constatation était vraie, cette fois sans restriction, quatre cents ans plus tôt, au temps d'Augustin. L'oeuvre de ce romain d'Afrique regorge d'indications sur le fonctionnement de la communication¹¹ et nous a transmis une marée de textes où la langue naturelle se laisse saisir. C'est le cas notamment des sermons découverts récemment et publiés dans une édition exemplaire¹². Tous les indicateurs convergent pour nous donner par moment accès à la parole même d'Augustin. Voici un bref extrait d'un sermon réellement prononcé par lui, au cours d'une messe célébrée dans une des basiliques d'Afrique, en présence d'une foule mêlée de fidèles. Ce texte qui a été pris à la volée par des tachygraphes, et n'a pas été retouché par l'évêque, avant d'être copié tel quel, donne une représentation exacte de la parole augustinienne et, à travers, elle de la parole africaine¹³ :

*Hoc piscator unde uidit, nisi quia se ipse ostendere uoluit ? Hoc piscator inde uidit, unde bibit ; bibit autem hoc unde ? ... Faciat te bibere, qui saturauit piscatorem*¹⁴.

"Ceci, le pêcheur, d'où le voit-il, si ce n'est parce qu'il [Dieu] a voulu se montrer lui-même ? Ceci le pêcheur le voit de là d'où il boit ; mais d'où boit-il ceci ? ... Que te fasse boire celui qui a rassasié le pêcheur".

Nous avons accès au LPT1 avec cet échantillon d'un latin à la fois familier et élégant, correspondant au registre stylistique défini par Augustin lui-même comme le *sermo humilis*. La graphie et la parole y sont en rapport étroit ; en fait il y a tout lieu d'affirmer que le phrasé d'Augustin est là sous nos yeux. La graphie et la phonie y sont également en rapport raisonnablement étroit, même si évidemment la prononciation réelle relève d'une part de reconstruction arbitraire. Augustin, par exemple, confondait-il dans sa diction **b** et **v**, ce que semblerait indiquer le jeu de mot textuel ? Palatalisait-il la séquence **ci** ? C'est assez vraisemblable. A la différence de la Vie mérovingienne, on ne détecte pas ici la présence d'un protoroman d'Afrique : de nombreux autres passages montreraient la vitalité d'un latin parlé original et évolutif, mais loin d'un supposé stade roman.

Ces deux documents bornent les deux extrêmes d'une histoire du latin et du roman fondée sur les méthodes de la sociolinguistique diachronique. Elles disent clairement ceci : le latin est en pleine prospérité communicationnelle au V^e siècle en Afrique romaine ; il est en fin

¹⁰. Cette orthographe est évidemment flottante ; mais le rédacteur considère qu'il écrit en latin.

¹¹. Cela est établi dans M. BANNIARD, *Viva voce*, chap. 2 & *La cité de la parole ; Saint Augustin entre la théorie et la pratique de la communication latinophone*, in *JS*, 1995, p. 283-306, comme d'ailleurs, quoique de manière moins directe, dans P. BROWN, *La vie de saint Augustin*, (2^e éd.), Paris, 2000 et A. MANDOUZE, *Saint Augustin, L'aventure de la raison et de la grâce*, Paris, 1968, chap. 11.

¹². F. DOLBEAU (éd.), *Augustin d'Hippone. Vingt-six sermons au peuple d'Afrique*, Paris, 1996.

¹³. Pour une étude détaillée, cf. M. BANNIARD, *Variations langagières et communication dans la prédication d'Augustin.*, in G. MADEC (éd.), *Augustin prédicateur (395-411)*, Paris, 1998, p. 73-93.

¹⁴ *Sermon Dolbeau 22*, in *Vingt-six sermons*, p. 525 sqq.

de dynamique communicationnelle au VIII^e siècle en Gaule mérovingienne. Toute la question qui est posée par le point d'interrogation en fin du titre de cette contribution est de savoir si la parole naturelle s'inscrit à l'intérieur de ces bornes, autrement dit dans quelle mesure une histoire de la communication latine permet d'écrire une histoire de la parole latine entendue dans le sens collectif.

3] LA COMMUNICATION, MIROIR OU MASQUE ?

C'est ici, il faut le reconnaître, que le débat fait suffisamment rage pour que le miroir du sociolinguiste risque d'en être brisé. En systématisant un peu, je distinguerai quatre degrés dans les oppositions à cette chronologie¹⁵. Le premier degré, le plus simple évidemment, consiste à pratiquer l'esquive. Une partie des philologues diachroniciens, essentiellement romanistes, passe à côté du problème en feignant une belle indifférence aux problèmes de la communication. D'autres, plus avisés, tentent de reposer sur l'établi le travail d'investigation sociolinguistique pour en invalider les conclusions en mettant en doute la pertinence de ses observations, prétexte à tenter de faire remonter plus haut, vers les V^e/ VI^e siècles, le moment où la communication latine se serait rompue. La dernière catégorie, que je dirai la plus conservatrice, tente de dissocier totalement l'histoire de la communication et l'histoire de la parole en refusant précisément à l'une d'être le miroir de l'autre ; ce refus se place sous la bannière du concept fort à la mode de diglossie.

Pour des raisons évidentes, il me sera impossible de discuter en détail de toutes ces résistances. Il est assez facile de surmonter la première en se contentant d'observer qu'un refus de prise en compte n'est pas très conclusif, surtout au moment où l'interdisciplinarité et l'innovation ont reçu quelques lettres de noblesse. Le refus du cloisonnement disciplinaire est imprescriptible. En ce qui concerne la deuxième catégorie, non seulement les datations proposées résistent très bien à leur mise en doute arbitraire, mais en plus les propres relectures des critiques pâtissent souvent de leur hâte et de leurs préjugés. La manque de familiarité avec les auteurs, la langue, les genres littéraires, les contextes culturels de la période est parfois flagrant. Je soutiendrai jusqu'à nouvel ordre que la chronologie de la communication latinophone a été établie sur des bases si solides qu'elle est susceptible de corrections, d'ajustements et d'affinements, mais non d'invalidation. Avec un peu de malice je laisse de côté le cas inverse où l'on soutient que cette communication s'est prolongée au-delà de la borne finale ici posée.

Reste la dernière catégorie qui nous engage dans la discussion de fond. Elle suggère en effet que l'histoire de la communication serait non pas un miroir, mais un masque de la parole. Pour entrer quelque peu dans leur argumentation, il faut reprendre certains des arguments avancés. En synthétisant j'en distinguerai quatre. D'abord, les locuteurs lettrés ne sauraient pas vraiment distinguer et classer les variétés de la parole. Ensuite, des auditeurs illettrés parlant une langue différente de la langue des lettrés auraient quand même pu comprendre celle-ci grâce à leurs compétences passives ; cela revient à soutenir que des locuteurs dont la langue maternelle aurait été romane continueraient de comprendre le latin. Enfin, on insiste sur le propre de la langue lettrée qui ne saurait qu'être conservatrice, alors que la langue illettrée serait la seule

¹⁵. Le petit tableau final intitulé *chronologie/ abréviations/ terminologie* résume l'histoire du changement langagier proposée par la sociolinguistique diachronique.

évolutive, ce qui aurait pour effet que la langue écrite masquerait systématiquement la réalité de la langue parlée.

Sur le premier point, je crois obstinément que les lettrés sont bien moins inconscients du réel langagier que ne l'affirment les linguistes modernes imbus de leur prétendue supériorité scientifique. Quant on suit les dénominations de la langue de communication générale du V^e au IX^e siècle en Occident latin, on voit leur évolution, leurs fluctuations, voire leur mutation. Ce n'est pas pour rien que le *genus submissum* cher aux catégories de la rhétorique classique se métamorphose en *sermo humilis* dans la bouche d'Augustin, puis en *sermo rusticus* chez les Mérovingiens, avant de glisser dans la case de la *romana lingua rustica* des Carolingiens, ou de se retrouver sous la *vernula lingua* des Mozarabes¹⁶. Et encore une telle variation en diachronie longue serait-elle encore plus manifeste si on y associait l'étoile sémantique des synonymes et surtout des antonymes ! Alcuin était d'autant moins sourd à cette *lingua impolita* qu'il la laisse abondamment affleurer dans sa correspondance :

*Misi tibi sellam qua caballicare solitus sum...caballum quoque qui portaret sellam...
Felix ... habet iuratum uenire ad domnum regem rationem reddere*¹⁷.

"Je t'ai envoyé la selle sur laquelle j'ai l'habitude de chevaucher, et aussi le cheval pour porter la selle... Félix a juré de venir auprès de monseigneur le roi pour rendre compte."

On doit se garder de confondre le fait qu'il ait tenté de refouler la parole vive avec le fait qu'il l'aurait ignorée.

Un autre argument pris aux modèles de la dialectologie plaide contre ces incriminations de surdité langagière. Les enquêtes de dialectologie romane menées en synchronie auprès de locuteurs vivants ont répétitivement montré combien les villageois sont conscients des identités et des accents locaux, jusqu'à reconnaître à l'oreille la provenance de "l'étranger" (venu parfois de moins de vingt kilomètres...)¹⁸.

¹⁶. Le détail de l'argumentation se trouve dans *Viva voce*. Des compléments plutôt concordants se trouvent, entre autres, chez T. JANSON, 1991, *Language change and metalinguistic change : Latin to Romance and other cases*, in R. WRIGHT, éd., *Latin and the romance languages*, p. 19-28 ; R. MCKITTERICK, *The Carolingians and the written Word*, Cambridge, 1989 ; M. VAN UYTFANGHE, *Les expressions du type quod vulgo vocant dans les textes latins antérieurs au concile de Tours et aux serments de Strasbourg : témoignages lexicologiques et sociolinguistiques de la 'langue rustique romaine'?*, in *ZRPh*, t. 105, p. 28-49 & *The Consciousness of a linguistic Dichotomy (Latin-Romance) in Carolingian Gaul : the Contradictions of the Sources and of their Interpretation*, in R. WRIGHT (éd.), *Latin and the romance Languages*, p. 114-129.

¹⁷ Cf. M. BANNIARD, *Théorie et pratique de la langue et du style chez Alcuin : rusticité feinte et rusticité masquée*, in *Francia*, t. 13, 1986, p. 579-601, où sont reprises et développées des idées avancées par P. TAYLOR, *The construction 'habere'-with infinitive in Alcuin as expression of the future*, in *The Romanic Review*, t. 15, 1924, p. 123-127.

¹⁸. Ce sont les leçons de l'école de dialectologie française, fondée par J. Gilliéron et développée par A. Dauzat, dont les inestimables *Atlas linguistique de la France par régions* contiennent une foule de leçons méthodologiques pour qui cherche à saisir *in vivo* les règles de l'identité langagière dans une approche anthropologique. Le postulat implicite de ces rapprochements est évidemment la continuité phénoménologique dans les phénomènes considérés en diachronie longue.

Le second point, le plus important à mes yeux, nécessiterait des développements fort longs, car il doit être presque entièrement réfuté. Tout d'abord, il faut s'entendre sur la notion de différence entre des états de langue. Il ne fait guère de doute que tous les locuteurs disposent de compétences passives qui débordent leurs compétences actives ; c'est un point admis par tous les linguistes. Dans le cas de la situation qui nous intéresse, cela revient à dire que les locuteurs illettrés gardent dans leur mémoire un certain nombre d'éléments de la langue parlée remontant à un état plus ancien, qu'ils sont capables de reconnaître quand ils les entendent, mais incapables de reproduire quand ils s'expriment. La strate la plus ancienne (identifiable, mais non exprimable) de la langue serait évidemment "latine", la strate moderne (seule accessible à l'oralité active) serait "romane". C'est cette lecture dont s'autorisent ceux qui maintiennent une chronologie haute pour la naissance du "roman", tout en acceptant l'idée d'une chronologie basse pour le délitement de la communication verticale latine¹⁹.

Ce système n'est pertinent qu'en apparence ; en réalité, il autorise un tour de passe-passe qui cache le vrai problème linguistique sous un manteau d'Arlequin. En effet, cette théorie ne pourrait être valide que pour des énoncés minimaux, de phrases-valises où très peu de choses sont dites. Dans ce cas, il y a toujours moyen de se débrouiller entre locuteurs parlant "à l'ancienne" et auditeurs écoutant "à la moderne"²⁰. Mais il en va tout autrement lorsqu'il s'agit d'énoncés complexes comme le sont les lectures bibliques, les sermons, les prières, les Vies de saints... Même pour des textes composés en style simple et dits comme tels, le champ de dispersion entre la langue des émetteurs et la langue des récepteurs ne peut excéder des limites précises. Pour les définir en projection synchronique, je dirai que la communication verticale ne peut être efficace qu'à la condition nécessaire - mais non suffisante - que les deux protagonistes (l'émetteur et le récepteur) aient comme référent de parole des dialectes qui peuvent certes différer, mais qui doivent être très proches à l'intérieur du même diasystème langagier. Si ces deux dialectes sont trop hétérogènes (sous l'effet de l'éloignement géographique, par exemple), la communication est dégradée. Sur l'axe diachronique, cela signifie que la parole commune ne

¹⁹. Je reprends en la modifiant l'argumentation engagée dans *Viva voce*, p. 505 sqq. L'article fondateur pour l'application du concept de diglossie à la diachronie latin/ roman est dû à H. LÜDTKE, *Die Entstehung romanischer Schriftsprachen*, in *Vox Romanica*, t. 23, 1964, p. 3-21. Une partie des travaux récents de linguistique diachronique mettent en jeu, de façon souvent mécaniste, ce concept de diglossie : S. LAZARD, *Quel sens donner à la variation de l'ordre des mots dans la Theodoriana ?*, in R. LORENZO (éd.), *Actas do XIX congresso internacional de lingüística e Filoloxía románicas*, t. 5, A Coruña, 1993, p. 699-709 ; ID., *Indices de la langue parlée à Ravenne au VI^e siècle à travers le témoignage des chartes*, in J. HERMAN, J. WÜEST (éd.), *La fragmentation linguistique de la Romania, Actes du XX^e congrès de ling. et phil. rom.*, t. 2, 1993, Tübingen, p. 392-401 ; ID., *Cas et prépositions dans les écrits documentaires d'Italie et de France entre le VI^e et le X^e s.*, in *SLI*, t. 39, *Sintassi storica*, 1998, p. 167-182 ; G. SANGA, S. BAGGIO, *Sul volgare in età longobarda*, in E. BANFI (éd.), *Italia settentrionale : croceva dei idiomi romanzi*, Tübingen, 1995, p. 247-260.

²⁰. Cela relève de la communication minimale entre locuteurs parlant des langues très proches, mais aussi de locuteurs qui, partant de langues éloignées se construisent une parole élémentaire, sabir ou pidgin. Sur ces situations d'intercommunication en situation de détresse, on verra les chapitres consacrés à ce sujet par P. TRUDGILL, *Sociolinguistics : an introduction to language and society*, Londres, 1991 et A. VALDMANN, *Pidgins et créoles*, in J. PERROT (dir.), *Les langues dans le monde ancien et moderne*, t. 1, Paris, 1981.

peut pas être trop différente, au niveau du diasystème, de la parole lettrée pour que la communication fonctionne correctement dans le cas d'énoncés relativement complexes. Ceux qui se réfèrent en romanistique à la célèbre typologie binaire du fondateur de la théorie diglossique²¹ négligent régulièrement le fait pourtant capital qu'un locuteur ne parlant que l'arabe dialectal ne comprend pas l'arabe littéral. Inversement, les travaux de la sociolinguistique moderne montrent que de par le monde toutes les tentatives de réforme et d'unification langagières dans des pays dont les parlers sont fortement fragmentés se heurte à l'obstacle de la communication, tant horizontale que verticale²².

Toutes ces raisons qui m'ont conduit à distinguer deux évolutions distinctes, mais en interaction, en diachronie longue. J'ai identifié d'un côté un siècle pendant lequel la communication verticale latinophone se grippe (750-850), de l'autre un siècle pendant lequel le dialecte des illettrés s'éloigne de manière significative de son propre état précédent où il était voisin du dialecte des lettrés (650-750)²³. C'est évidemment sur ces chiffres qu'il me paraît légitime de discuter, sans que la fourchette d'incertitude puisse s'élargir à l'excès : décrire la parole des V^e/ VI^e siècles comme déjà détachée du latin n'est possible qu'en brisant le miroir tendu par les historiens de la communication.

4] LA PAROLE DANS LE MIROIR D'ALICE

Cette argumentation en faveur d'un rapport significatif entre le fonctionnement de la communication et le stade évolutif atteint par la parole naturelle, pour convaincante qu'elle puisse être - ce que j'espère -, ne traite pas pour autant de manière vraiment tout à fait satisfaisante cet épineux problème. En effet, en voulant réfuter les arguments des critiques, je suis en partie tombé dans leur mode de pensée et de représentation, ou plutôt, pour le dire en des termes plus scientifiques, dans leur propre modélisation.

En effet, le modèle diglossique repose sur une représentation de la parole que je considère non seulement comme très appauvrissante par rapport à la réalité, mais même comme faussée et invalidante pour la recherche parce qu'elle réduit tout le phénomène langagier à une opposition binaire : ancien/ neuf ; correct/ incorrect ; lettré/ illettré ; rare/ fréquent ; savant/ vulgaire ; latin/ roman... Si un tel dualisme correspondait à la réalité, il ferait du langage une exception notable dans le champ du genre humain dont nous avons appris depuis longtemps la complexité, les intrications, les fluctuations²⁴... La pensée, les sentiments, l'imaginaire

²¹. C. FERGUSON, *Diglossia*, in *Word*, t. 15, 1959, p. 325-340.

²². Voyez LJ CALVET, *La guerre des langues et les politiques linguistiques* (2^e éd.), Paris, 1997.

²³. Ces propositions se trouvent esquissées dans *Viva voce*, p. 514 sqq., reprises et précisées dans *Diasystèmes et diachronies langagières du latin parlé tardif au protofrançais III^e-VIII^e s.*, in J. HERMAN, éd., *La transizione...*, p. 131-153 & *Changement de phase et changement de langue (VII^e-VIII^e s.) en Occident Latin*, in CL. MOUSSY (éd.), *De lingua latina nouae quaestiones, Actes du X^e colloque intern. de ling. lat.*, Louvain-Paris, 2001, p. 1021-1031.

²⁴. Cette complexité et cette richesse de la parole vivante naturelle sont brillamment décrites par S. PINKER, 1994, *The Language Instinct*, Londres-New-York, 1994.

échappent puissamment à toute description simpliste. Comment expliquer alors que l'évolution des langues puisse se décrire en des termes aussi arbitrairement polarisés ? Ou faudrait-il postuler une anomalie de l'évolution langagière propre à l'Occident Latin²⁵ ?

En fait, le concept de diglossie prend racine dans un ancêtre, depuis longtemps inscrit dans les habitudes de pensée des latinistes et des romanistes, celui de latin vulgaire²⁶. Pour le dire autrement, il en est la projection diachronique ; la diglossie est dans le domaine roman un dérivé du latin vulgaire. Or, ce dernier n'existe que par rapport à un prétendu latin canonique. Les travaux de linguistique diachronique font régulièrement appel à la notion d'écart des documents ou des énoncés "vulgaires" par rapport au latin "canonique". Mais qu'est ce dernier ? Si l'on se met à sa recherche dans les textes eux-mêmes, on ne le trouve pas tel qu'il est invoqué. Il n'existe que dans les grammaires normatives modernes, fruit de l'érudition du XIX^e siècle²⁷, dans les manuels de romanistique et dans les travaux des philologues romanistes (voire latinistes²⁸).

Regardons maintenant du côté de la sociolinguistique moderne qui s'efforce de décrire les langues vivantes dans leur flux réel²⁹ : on y cherchera en vain des concepts identiques à ceux inventés par la philologie romane (et latine par ricochet), du moins dans sa partie historique. Il en va de même pour toutes les théories modernes de linguistique non pas prescriptive, mais descriptive³⁰ : toutes les modélisations font éclater un cadre binaire. Pour recourir à une image,

²⁵. J'ai creusé cet aspect dans *Diasystème latinophone et interactions communicationnelles (III^e-VIII^e s.)*, in J. FRANÇOIS (éd.), JOURNÉE D'ÉTUDE DE LA SLP, *Les langues de communication : Quelles propriétés structurales préalables ou acquises ?* (Paris, Janvier 2001), à paraître dans les *Cahiers du BSL*.

²⁶. Quelques prises de position récentes sur ce mot kaléidoscopique : M. BANNIARD, *Latin vulgaire ou latin parlé ? Question de nom, question de modèle*, in *Cahiers d'Études Romanes, Nouvelle Série*, 1999, p. 57-69 ; P. FLOBERT, *Le mythe du latin dit "vulgaire"*, in B. BUREAU, C. NICOLAS (éd.), *Moussyllanea*, 1998, p. 401-410 ; R. MULLER, *Wie "vulgar" ist der 'sermo vulgaris'*, in CL. MOUSSY (éd.), *De lingua latina...*, p. 1061-1069 ; R. WRIGHT, *Speaking, Reading and Writing Late Latin and Early Romance*, in *Neophil.*, t. 60, 1976, p. 178-189.

²⁷. L'invention du latin classique... au XV^e siècle a été magnifiquement étudiée par J. CHOMARAT, *Grammaire et rhétorique chez Erasme*, Paris, 1982.

²⁸. Toutes proportions gardées, la problématique est semblable dans le cas du statut du latin des chrétiens. Ce concept ardemment défendu par l'école de Nimègue est en cours de redéfinition radicale, sinon d'abandon : aucune étude fondée sur les moyens de la typologie contrastive n'a pu dégager un ensemble consistant de traits de langue qui auraient fait de cette latinité une entité distincte. Cf. le bilan esquissé par B. COLOT, *"Latin des chrétiens" ou "latin chrétien". Essai de synthèse sur une terminologie discutée*, in B. BUREAU, C. NICOLAS (éd.), *Moussyllanea. Mélanges...C. Moussy*, Paris, 1998, p. 411-420.

²⁹. Les travaux fondateurs sont ceux de W. LABOV, *Sociolinguistique*, Paris, 1976 ; *Le parler ordinaire, La langue des ghettos noirs des États-Unis*, 2 vol., Paris, 1978 ; *Principles of Linguistic Change*, t. 1, *Internal Factors*, Oxford/ Cambridge (USA), 1994. Ce papier doit également beaucoup aux apports de l'école française, notamment de CL. BLANCHE-BENVENISTE, *Approches de la langue parlée en français*, Paris, 1997.

³⁰. Je pense à l'école américaine des générativistes et à ses émules, voire à ses opposants. Il

une langue vivante se dépeint³¹ comme une nébuleuse de formes qui se condensent et s'échangent à tous les niveaux de la parole en se figeant par moment dans des énoncés qui ne sont que les parties émergées de l'univers langagier potentiel³². Tel a été le latin, tant au moment de sa naissance qu'au moment de sa diffusion et de son évolution. Le découpage au ciseau entre un latin littéraire et un latin non littéraire relève de manipulations stylistiques et scolaires - souvent contemporaines des textes³³ - et non de clivages intrinsèques à la parole. Qui distinguerait aujourd'hui entre un français littéraire et un français vulgaire, disons à partir du XV^e siècle, pour expliquer l'évolution du français jusqu'à son stade contemporain ou pour rendre compte de la différence de langue et de style entre Villon et Baudelaire ?

J'arrête l'argumentation négative (par réfutation), pour passer à une argumentation positive (par modélisation). L'opposition latin littéraire/ latin vulgaire est avantageusement remplacée par celle de latin écrit/ latin parlé, mais sans hypostasier ces deux faces d'un même ensemble (il y a un mythe de l'irréductibilité du code écrit et du code oral³⁴). L'ensemble des manifestations de la parole latine sera inclus sous le terme de latinophonie. La notion de latin canonique (culturelle et stylistique) sera remplacée par celle (réellement linguistique) de diasystème latin d'époque classique. L'aboutissement de cette révision épistémologique est l'hypothèse que le changement langagier s'origine non dans l'incapacité des locuteurs illettrés à maintenir une belle norme, mais dans la dynamique globale de l'évolution de la latinophonie. Chaque auteur, même très grand, travaille la langue à travers ses efforts de style³⁵. En ce sens, il agit exactement comme le locuteur qui fait un choix énonciatif pour s'inscrire comme sujet dans la parole au moment où elle s'individualise en lui. En d'autres termes, la langue écrite savante est soumise à la même ambivalence que toutes les manifestations de la pensée. D'un côté elle s'arc-

suffit de renvoyer à quelques-uns des traités de N. CHOMSKY, *Aspects of the theory of syntax*, Cambridge (USA), 1965 ; *Rules and representations*, New-York, 1980 ; *Linguistic and cognitive science. Problems and mysteries*, In Kasher, 1991.

³¹. Un exemple récent de cette nouvelle méthode de description a été donné pour l'anglais par D. BIBER, *A Grammar of Spoken and Written English*, Londres, 1998.

³². Cette complexité commence à être analysée dans ses formes physiologiques, à la lumière des recherches menées par les neurobiologistes (on se référera au livre JP CHANGEUX, *L'homme neuronal*, Paris, 1982, où se devine quelque chose de ces intrications).

³³. Le latin littéraire s'est bâti en s'extrayant de la parole commune, au prix d'efforts parfois coûteux. Son émergence vient d'être une nouvelle fois décrite par H. ROSEN, *Latine loqui. Trends and Directions in the Crystallization of Classical Latin*, Munich, 1999. Le latin parlé n'est pas une forme langagière abâtardie du latin littéraire ; c'est ce dernier qui est une création faite à partir de la parole commune.

³⁴. On se gardera de confondre la distinction réelle, mais non radicale, entre parole et écriture, avec la distinction bien plus profonde entre civilisation d'un peuple sans écriture et civilisation d'un peuple avec écriture. C'est cette seconde distinction qui introduit, en effet, des différences majeures, qu'il faut se garder de projeter sur l'autre opposition.

³⁵. Un exposé de cette théorie se trouve dans M. BANNIARD, *Oralité et formes marquées : expressivité et changement langagier*, in *Lingua latina*, 5, *L'oralité en latin (coll. de Paris-IV)*, CL. MOUSSY éd., Paris, p. 69-83.

boute sur un désir de distinction, par rapport à une norme souvent imaginée ; de l'autre, elle troue le mur de cette norme imaginaire pour aller vers elle-même.

Cette reconsidération, fondée sur des bases tant linguistiques qu'anthropologiques, explique que les briques primordiales du changement langagier à venir se trouvent au cœur des textes littéraires, surtout poétiques, puisque les contraintes métriques invitent les poètes à chercher leur liberté ailleurs, vers la morphologie, la syntaxe, le vocabulaire, le phrasé... Ainsi la réflexion se déplace de la question du rapport entre la communication et la parole à des considérations sur la notion même de parole. Je voudrais aller jusqu'au bout de ce mouvement en proposant de réfléchir à trois paradoxes apparents.

D'abord, la langue littéraire latine offre des exemples pertinents de ce qu'on appellerait ailleurs des vulgarismes ou des préromanismes. Réservant des exposés plus détaillés à d'autres travaux, je me bornerai à considérer quelques passages de Catulle qui me paraissent étayer cette hypothèse³⁶.

A} [Le moineau de Lesbie est mort] (3, 5)

... *quem plus illa oculis suis amabat* :

"... qu'elle aimait plus que ses yeux".

On notera la présence du comparatif analytique *plus*, associée à celle du démonstratif *illa*, ce qui donne la séquence notable *plus illa*³⁷.

B} [Crise de jalousie de Catulle contre Lesbie] (58, 2-3)

... *illa Lesbia, quam Catullus unam*

plus quam se atque suos amavit omnes :

"... la Lesbie que Catulle aimait, l'unique, plus que lui et que tous les siens".

Voici une nouvelle comparaison en *plus*, cette fois complètement analytique en *plus quam*³⁸ ; les emplois de *illam* et de *unam* et le phrasé particulier de l'énoncé renforcent l'originalité langagière du passage.

³⁶. On verra le contexte et les commentaires dans J. GRANAROLO, *l'oeuvre de Catulle. Aspects religieux, éthiques et stylistiques*, Paris, 1967. Les citations sont tirées de l'édition Teubner. Pour la bibliographie, je me suis référé à F. CUPAILOLO, *Storia della letteratura latina*, Naples, 1994, p. 482-484. Il me sera évidemment impossible d'entrer ici dans le détail d'une discussion autour des commentaires de W. KROLL, *C. Valerius Catullus, herausgegeben und erläutert von W.K.*, (3è éd.), Stuttgart, 1959, qui offre de nombreuses analyses sur les rapports qu'entretient la langue de Catulle tant avec le latin archaïque qu'avec la langue courante.

³⁷. La présence du démonstratif *illa* au nominatif peut s'expliquer de différents points de vue : psychologique (investissement amoureux) ; énonciatif (focalisation sur le sujet) ; métrique (distribution musicale du vers...). Dans le cadre de cet exposé, l'important est la promotion du démonstratif au rang de morphème marqué de personne, étant ainsi créé un gisement de paramètres neufs pour l'évolution ultérieure (millénaire, cette fois). Cf. aussi, en 53, 68-72, les cinq attaques de vers par *Ego* (J. Granarolo parle joliment de "hantise du moi", p. 357).

³⁸. Il s'agit évidemment non de chercher des particularismes de la langue du poète, mais de comprendre comment il exprime dans son langage des virtualités qui relèvent de l'ensemble plus vaste qu'est le diasystème du LPC. Cette présentation doit beaucoup aux théories d'E. COSERIU, *Sistema, norma y habla in Teoría del lenguaje y lingüística general*, Madrid, 1973, p. 11-113 & *Competencia lingüística, Elementos de la teoría del hablar*, 1992, Madrid. Les relevés copieux de JB HOFMANN, M. SZANTYR, *Lateinische Syntax und Stilistik*, Munich, 1965, et de C. TOURATIER, *Grammaire latine*, Louvain, 1994, permettent de nombreux parallèles.

C} [Catulle s'encourage à rompre] (8, 11)

... *sed obstinata mente perfer, obdura* :

"... mais supporte, endure, d'un esprit entêté"

Dans son émotion extrême, le poète invente une *iunctura uerborum* qui, des siècles plus tard, deviendra un nouveau morphème adverbial. La même tournure surgit en 60, 3 : ...*tam mente dura procreauit* et 64, 238-240 : *Haec mandate prius constanti mente tenentem...*

D} [Catulle s'adresse à une des colonies, préparant une fête] (17, 2)

... *et salire paratum habes...*

"... et tu as <tout> prêt pour danser..."

Sans entrer dans une analyse détaillée, la tournure *paratum habes* retient l'attention ; on relèvera aussi la rection directe de l'infinitif par le participe³⁹.

E} [Fureur contre une indifférente si cruelle] (60, 4)

... *ut supplicis uocem in nouissimo casu*

contemptam haberes...

"... que tu tiennes dans le mépris la voix d'un suppliant <plongé> dans un malheur inouï..."

On relève la périphrase *contemptam haberes*⁴⁰ et le renforcement de l'ablatif circonstanciel par une préposition.

F} [Contre deux gloutons mal élevés] (47, 5-6)

... *Vos conuiuia lauta sumptuose*

de die facitis ? ...

"... Vous, vous faites des soupers chics à grands frais en plein jour..."

La préposition *de* apparaît pour renforcer l'ablatif de temps⁴¹.

Ainsi, quelques "briques primordiales" de l'évolution ultérieure sont présentes dans le tissu d'un énoncé hautement littéraire⁴².

Ensuite, et inversement, la langue littéraire romane dans son stade archaïque garde des

³⁹. Un mot-à-mot serré pourrait être : "Tu as le danser prêt".

⁴⁰. Le PPP revêt ici une valeur pleinement résultative (qui en explique peut-être la présence). Quoique la tournure soit purement énonciative, elle porte en elle les sèmes qui en autoriseront la grammaticalisation, lorsque les locuteurs construiront la paire morpho-sémantique passé révolu ("passé simple") / passé résultatif ("passé composé").

⁴¹. Cette préposition transforme l'expression ordinaire en une sorte de superlatif. La tournure, une fois banalisée par son extension en latin tardif, est à la source de blocs du type ["de jour"], ["de nuit"], etc... Au temps de Catulle, elles sont des variantes fortes (marquées) de la tournure ordinaire (non marquée) et doivent donc être traduites avec insistance.

⁴². Il serait appauvrissant de mettre la présence de ces traits au compte d'intrusions vulgaires. Outre la pétition de principe que supposerait une telle interprétation, ce serait faire bon marché des mécanismes complexes, sémantico-syntactiques, qui président à ces fluctuations à l'intérieur du diasystème. Je renvoie en particulier aux travaux de H. PINKSTER, *Latin Syntax and Semantics*, Londres, 1990. Une certaine réticence d'un connaisseur comme J. Granarolo (p. 259, n. 1), sur des classifications trop péremptoires, manifestée à propos de l'ouvrage comme J. SVENNUNG, *Catulls Bildersprache*, Uppsala, 1945, me paraît justifiée.

rémanences de ce qu'on appellerait ailleurs des "latinismes"⁴³. Je me bornerai ici à un exemple pris à la chanson de geste *Raoul de Cambrai*, composée au XI^e siècle, mais le dossier pourrait être très épais⁴⁴.

* [Raoul entreprend pour une fois de se disculper solennellement⁴⁵] (v. 2761-2672)
ainc tes enfans ne mal ne bien ne fis...

"... jamais je n'ai eu affaire à tes enfants ni en mal, ni en bien..."

Le Syntagme Nominal (SN) *tes enfans* est au Cas Régime Indirect (CRI) synthétique (non prépositionnel) à valeur de datif ; ce SN 1 est antéposé et il est disjoint du Syntagme Verbal (SV) (il en est séparé par deux SN) ; les deux SN au CRDirect sont antéposés au verbe recteur (ordre OV) ; le morphème de personne pour le Syntagme Verbal *fis* est synthétique⁴⁶.

En somme, nous avons là des "briques archaïques (au sens archéologique)" qui montrent que le diasystème de l'AFC charrie encore des blocs énonciatifs construits selon l'ancien type latin. Le rapport à la parole commune est le même, mais inversé, que celui qui a été établi en LPC. Les "briques primordiales" émergeant chez Catulle préparent la dynamique future ; les "briques archaïques" s'insérant dans la Chanson de geste conservent pour un temps la mémoire d'états de langue en voie de disparition.

Enfin, pour passer vraiment de l'autre côté du miroir d'Alice, la langue parlée spontanée du français contemporain génère des structures bien surprenantes par rapport à sa supposée simplicité. Je reviens là sur un des sujets les plus débattus, le problème de l'ordre des mots dans les séquences {Verbe, Sujet, Objet}. Ceux qui croient à l'existence d'une entité "latin vulgaire" et qui s'efforcent d'en établir la typologie ont beaucoup insisté sur le fait que l'ordre du parler naturel aurait été [(S)VO]. Aux objections déjà faites du point de vue du latin lui-même⁴⁷,

⁴³. Sont laissés de côté les prononciations dites savantes ou semi-savantes, le lexique, certains aspects de la morphologie, pour se concentrer essentiellement sur l'organisation de l'énoncé, son déroulement et ses emboîtements, en somme son "phrasé". Le concept est proche de celui de syntaxe, mais en le débordant nettement. C'est pourquoi les différentes grammaires de l'AFC ne suffisent pas à prendre conscience de cette particularité, d'autant plus qu'elles privilégient souvent l'étude systématique en synchronie au détriment de la diachronie plurisécularaire. Je fais donc retour en partie sur ce plan à des méthodes plus anciennes de recherche.

⁴⁴. On trouvera une étude rapide en ce sens dans M. BANNIARD, *Blocs archaïques dans la syntaxe de Raoul de Cambrai*, in *Champs du signe*, t. 10, Toulouse, 1999, p. 11-19.

⁴⁵. *Raoul de Cambrai, Chanson de geste du XIIe siècle, Introduction, notes et traduction de W. Kibler. Texte édité par S. Kay*, Paris, 1996 [Coll. *Lettres gothiques*]

⁴⁶. On discerne très bien le phrasé de la langue source. En latin "virtuel" du VIII^e siècle, reconstruit d'après les diplômes des VII^e/ VIII^e siècles, qui se lisent dans les *MGH*, et surtout dans H. ATSMÄ, J. VEZIN, *Chartae Latinae antiquiores, Facsimile-edition of the Latin Charters Prior to the Ninth Century (Corpus des actes privés originaux du HMA conservés en France)*, série 13 des *CLA*, Zurich, 1981 sqq., on obtiendra quelque chose comme : [**Nunquam tuis infantibus nec malum nec bonum feci**] (graphie carolingienne réformée) ; [**Nonqua tuis infantibus nec malo nec bono fici**] (graphie mérovingienne).

⁴⁷. Cela est fermement établi par H. PINKSTER, 1991, *Evidence for SVO in Latin ?* in R. WRIGHT (éd.), *Latin and the romance Language*, p. 69-82.

j'ajoute la contradiction manifeste qu'apporte l'étude de l'ordre des mots *in situ* en AFC. Des travaux de romanistes ont déjà invalidé cette typologie, du moins si elle est présentée d'une manière aussi peu nuancée⁴⁸.

Je joins à présent des exemples pris à un *corpus* en cours de constitution sur le français parlé contemporain⁴⁹. Les enquêtes les plus récentes menées par la sociolinguistique sont venues enrichir les travaux de dialectologie traditionnels. La parole immédiate est à présent enregistrable de manière à constituer des banques de données massives où des milliers d'occurrences sont disponibles. C'est une excellente occasion de tenter de regarder autrement le statut réel de la langue naturelle. Or, on découvre en abondance des énoncés de ce type :

A} *Verdun, je connaissais.*

B} *Eh bien, Rodin, on n'aimait pas du tout.*

C} *Inventer, je saurais pas.*

D} *Moi, le chocolat, j'adore.*

E} *Des calamités publiques, vous allez devenir.*

F} *A mourir, des discussions entre femmes on avait.*

On relèvera dans A, B, C, D, non seulement l'antéposition des compléments (ordre OSV) mais aussi l'absence de rappel anaphorique, contrairement à la théorie qui oppose un phrasé "typiquement roman", *la guerre, je l'ai vue*, à un phrasé "typiquement latin", *bellum uidi*. En E, le SN complexe attribut est projeté en tête d'énoncé, loin du verbe recteur. Enfin en F, le locuteur exploite la possibilité d'enchâsser une séquence inversée : [SN1 (Complément 1, "but"/CRI/ Datif), *a mourir* + SN2 (Complément 2, "objet")/CRD/ Accusatif), *des discussions* + SN3 (Compl. 3, "lieu"), *entre femmes*].

Ces derniers échantillons devraient convaincre qu'un des présupposés implicites qui a conduit les philologues à surinterpréter en perspective traditionnelle les traces d'oralité dans les textes écrits (littéraires ou non) dans le sens d'une "signature" différente, et en particulier, dans le cas de l'évolution du latin au roman, dans le sens d'une simplification par figement de l'ordre des morphèmes, est invalide et doit être abandonné.

La langue vraiment littéraire quand elle s'exprime dans sa créativité (*poiësis = fabrica* !) fait surgir à la surface de la parole savante des innovations qui sont les briques primordiales, dispersées certes et minoritaires, de ce que nous savons être la construction à venir (Catulle en offre de beaux exemples). Elle manifeste aussi sa capacité à garder une longue mémoire des briques vieilles appelées à disparaître, mais dont le maintien dans la parole a largement dépassé la chronologie que lui auraient fixée des typologistes binaires (Raoul de Cambrai charrie cette mémoire longue). Enfin, la parole non littéraire, quand elle s'autorise elle aussi l'accès à la créativité, déborde tout autant les descriptions réductrices (le dernier énoncé cité présente un phrasé que ne renierait pas Catulle). Ces conclusions suffisent, me semble-t-il, à montrer que les causes, les modes et les temps du changement langagier sont à chercher partout, sans exclusive.

⁴⁸. La démonstration est due à C. MARCHELLO-NIZIA C., *L'évolution du français. Ordre des mots, démonstratifs, accent tonique*, Paris, 1995.

⁴⁹. Ces occurrences sont extraites d'un exemplier distribué et commenté par Cl. Blanche-Benveniste, lors d'un séminaire de linguistique tenu à Toulouse-II (ERSS) le 25 1 2001 sur le sujet *Les corpus de français parlé*.

5] UN MIROIR AUX REFLETS PRECIS

Le moment est venu de répondre à la question initiale. L'étude du fonctionnement de la communication ouvre une voie d'étude pertinente à la compréhension des phénomènes langagiers, que ce soit en synchronie ou en diachronie. En acceptant de la représenter comme un miroir, j'en ai montré l'efficacité et les limites. Nous disposons maintenant d'un moyen d'étalonner correctement la chronologie du changement langagier en Occident Latin. Il convient évidemment de résister fermement au scepticisme de ceux qui n'arrivent pas à admettre que le latin a été réellement pendant quelques siècles une langue banalement accessible à tout le monde, parce que la latinophonie était la chose la plus ordinairement partagée.

Nous avons aussi l'occasion d'aller plus loin en proposant aux philologues *stricto sensu* de renoncer à des modélisations par trop réductrice du changement langagier. Dans le cas de l'amont latin, c'est toute la communauté des locuteurs qui participe d'une très longue histoire où il s'agit moins de perdre de la latinité (laquelle ?) que d'inventer, stade après stade, de nouvelles formes, de nouveaux phrasés, et à ce jeu les poètes et les écrivains ne sont pas les derniers. Inversement, si l'on regarde vers l'aval français médiéval, que des structures si synthétiques aient pu continuer de figurer dans des textes en langue naturelle, implique que la communauté des locuteurs a participé à la protection en mémoire d'un certain nombre de ces tournures.

Lorsque les exigences de la communication le requièrent, la langue écrite, si conservatrice puisse-t-elle être, fait place aux formes modernes indispensables. Ainsi, dans l'Aude du XI^e siècle, sont copiés les serments de Lautrec. L'occitan y est régulièrement habillé sous la graphie latine approximative que requiert le prestige dû à des actes juridiques solennels. Mais dès que vient le moment du mot clef, le verbe au futur qui engage le prestataire du serment, c'est la forme naturelle qui est consignée par le notaire : *tolrai, vindrai, balherai*⁵⁰ ... Dans les Abruzzes, au IX^e siècle, des chartes privées contiennent en graphie latine des énoncés comme : *per voluntatem et consensu de primatis monachis// in presentia de propinquiis parentibus meis// nullam violentiam me patiente// in duplum restaurare// quartam portionem de omnibus rebus// habet licentiam contra ipsam Totonem, uel contra heredes suos et nepotes, querere uel causare de ipsa curte de Saline// per nullum ingenium*⁵¹. Le respect des cas, notamment de la troisième déclinaison, ne doit pas nous empêcher de débusquer le phrasé de l'italien qui est tout naturellement inséré dans ces passages d'actes par des protagonistes pour qui communiquer était vital.

Au moment de conclure, je ne voudrais pas passer pour un iréniste de la parole. Comme tout lieu de pouvoir humain, les modes d'expression sont traversés par des conflits (Eglise/ Laïcs ; puissants/ pauvres ; citadins/ ruraux ; jeunes/ vieux ; guerriers/ paysans...), dont l'abord n'était pas mon sujet. Mais le vrai problème tient à la capacité des spécialistes du XXI^e siècle en histoire des langues à respecter dans la parole toute la complexité des facteurs humains, en tenant compte des progrès importants des sciences parallèles comme les sciences de l'esprit (de

⁵⁰. Ces chartes viennent d'être étudiées par H. DEBAX, *Structures féodales dans le Languedoc des Trencavel (XI^e-XII^e s.)*, Toulouse, 2000, et dans diverses publications dont *Les serments de Lautrec. Redatations et reconsidérations*, in *Annales du Midi (Autour de l'an Mil)*, t. 109, 1997, p. 467-480, d'où j'ai extrait ces citations.

⁵¹. Je dois ces citations à L. FELLER, *Les Abruzzes médiévales. Territoire, économies et société en Italie centrale du IX^e au XII^e siècle*, Rome, 1998.

la psychanalyse aux neurosciences) et des nouvelles modélisations du monde physique qui commencent à se répandre (les changements de langue seraient-ils justiciables de concepts empruntés aux systèmes dynamiques non linéaires ?).

Fornex 15 9 2001

Explicit Feliciter

6] CHRONOLOGIE, TERMINOLOGIE, ABREVIATIONS.

HL : *High Level* ("Niveau éduqué")

LL : *Low Level* ("Niveau spontané")

LPC : Latin Parlé d'époque Classique [-200 / + 200]

LPT : Latin Parlé Tardif [III^e-VII^e siècle]

LPT1 : LPT de phase 1 [III^e-V^e siècle] (LPT "impérial")

LPT2 : LPT de phase 2 [VI^e-VII^e s.] (LPT "mérovingien" en Gaule ; "gothique" en Espagne ; "lombard" en Italie).

PR : Protoroman (VIII^e s.)

PF : Protofrançais (VIII^e s.)

PI : Protoitalien (VIII^e s.)

ZT1 : Zone Transitionnelle 1 [150-250] (du LPC au LPT1)

ZT2 : Zone Transitionnelle 2 [450-550] (du LPT1 au LPT2)

ZT3 : Zone Transitionnelle 3 [650-750] (du LPT2 au PR)

AFC : Ancien Français Classique (IX^e-XIII^e s.)